

Un an après - La Corrèze terre d'accueil pour 293 déplacés d'Ukraine

CORRÈZE - Angoisse et douceur. Deux composantes de la vie des réfugiés ukrainiens en terre corrézienne. L'angoisse, dont il est impossible de se départir quand on sait son pays livré aux attaques quotidiennes de l'artillerie ennemie, ses proches en sursis. La douceur aussi : celle d'un accueil qui, dès le départ, s'est voulu aussi fraternel que possible. Bilan, un an jour pour jour après le début de l'offensive russe.

Lorsque dans la nuit du 24 février 2022, la Russie lance son offensive contre l'Ukraine, sur terre, sur mer et dans les airs, la stupeur saisit la population de Corrèze comme elle s'empare de la France entière. On s'identifie à ce peuple qui nous ressemble tant, soudain confronté au sang et aux larmes. Spontanément, les citoyens proposent une chambre, un appartement, bref, tout ce qui permettrait d'accueillir des réfugiés dont on se doute qu'ils ne tarderont pas à affluer tant la brutalité de ce que les Russes s'obstinent à appeler une *opération militaire spéciale* s'étale aussitôt sur nos écrans. Intolérable et mortel euphémisme démenti en direct par les médias internationaux. En premier lieu, c'est surtout en Pologne que débarquent les Ukrainiens tentant d'échapper à la pluie de feu qui s'abat sur eux. Mais face à ce flot ininterrompu de civils, l'Europe

s'organise bientôt, et les premiers autocars affrétés depuis la France reviennent pleins de femmes et d'enfants hagards. Pour la plupart, les hommes sont restés pour se battre. Les chagrins intimes s'ajoutent à la peine de ces citoyens privés de la liberté de jouir de leur pays.

Deux services d'accueil solidaire

Mais l'accueil des réfugiés doit être organisé, pensé, et même si la générosité des propositions d'hébergement citoyens va ensuite s'avérer utile, il faut commencer par regrouper les réfugiés dans des lieux collectifs permettant de régulariser leur situation administrative. En Corrèze, deux services d'accueil solidaires (SAS) ouvrent ainsi leurs portes dès le 22 mars 2022, l'un à Marcillac-la-Croisille, l'autre à Ayen, offrant une capacité d'accueil de quarante-trois places. En tout, depuis l'ouverture de ces SAS en mars dernier, ce sont 390 Ukrainiens qui y ont fait étape. Mais tous n'ont pas choisi de rester : 97 d'entre eux avaient en effet quitté le département au 31 janvier 2023. À l'heure actuelle, 293 ressortissants ukrainiens sont officiellement installés dans notre département.

Libre accès à la santé et aux droits sociaux

Recevoir ces réfugiés, c'est également leur donner un libre accès à la santé et aux droits

sociaux. Ainsi deux 252 autorisations provisoires de séjour (APS) ont-elles été délivrées depuis le 22 mars 2022, avec certains aménagements liés au statut particulier des réfugiés ukrainiens. Les ressortissants ukrainiens bénéficient en effet d'une protection temporaire et d'une autorisation provisoire de séjour d'au moins six mois, rattachés à des droits sociaux, dont une allocation ainsi qu'un droit à l'hébergement et au logement. En Corrèze, 181 Ukrainiens titulaires d'une autorisation provisoire de séjour ont bénéficié de l'octroi d'une carte ADA (allocation pour demandeurs d'asile) leur permettant de bénéficier de 7 euros par jour environ (soit 210 euros mensuels). Il s'agit d'une carte uniquement réservée au paiement, ne permettant pas de retirer de l'argent au distributeur ni de payer sur internet. Ces 181 cartes représentent un total de 351 bénéficiaires.

85 élèves de plus

Enfin, il est à souligner que la présence sur notre département de réfugiés d'Ukraine induit une autre conséquence : celle de remplir un peu plus nos écoles, collèges et lycées. Les petits Corrèziens ont ainsi vu arriver 85 nouveaux camarades avec lesquels il leur a fallu apprendre à communiquer. En écoles maternelles ou élémentaires, 44 enfants ont découvert les classes corréziennes, pour vingt-six en collèges et quinze en lycées. Un défi pour les écoliers, français comme ukrainiens, mais aussi pour les enseignants, chacun ayant à



L'œuvre de l'ukrainienne Victoria Sirooka, très engagée en faveur de son pays, est empreinte du cauchemar de la guerre - ©DR

cœur de jouer son rôle dans ce rapprochement que nul n'avait ni prévu, ni anticipé.

Céline KOMPA

Réfugiés - « On apprend votre langue pour pouvoir vivre comme vous »

LUBERSAC - La première impression de France pour les déplacés d'Ukraine, ce sont ces panneaux recouverts de mots incompréhensibles. Ici, l'alphabet est différent. La langue aussi. Les traducteurs sur internet leur ont permis de se débrouiller les premiers temps, mais tous misent surtout sur les cours de français dispensés par Yvette et Françoise, « deux femmes merveilleuses ».

Au premier étage de *La Conserverie*, le centre culturel de Lubersac, une salle reçoit depuis le printemps dernier un groupe majoritairement féminin, composé de déplacés d'Ukraine, encadré par Yvette et Françoise, toutes deux bénévoles. Deux fois par semaine au départ, les deux femmes ont tout mis en œuvre pour transmettre à leurs élèves les rudiments de la langue du pays qui les accueille désormais. Un atterrissage brutal sur le sol français, qu'aucun d'entre eux n'avait prévu. Quitter l'Ukraine n'était pas dans leurs plans. Jusqu'à ce maudit 24 février.

« Tout pour mon fils »

Lorsque Nastia, 25 ans, évoque les premiers jours de la guerre, ses yeux s'embuent : « Il y avait les alertes aériennes, les bombardements... » Avec Igor, son petit garçon qui tient à peine sur ses jambes, avec sa mère aussi, Nastia parvient à obtenir les passeports dont ils ont besoin et tous trois fuient vers la Pologne. C'est là que Nastia rencontre Claudia, corrézienne d'origine néerlandaise, membre de l'Association Familles du Monde (AFDM) de Lubersac. « Elle devait prendre un bus pour la Belgique mais elle l'a manqué. Alors j'ai ouvert la porte de notre bus, et les voilà tous les trois en Corrèze ! » Maintenant, Nastia est membre du conseil d'administration d'AFDM. Outre les cours dispensés à *La Conserverie* et leur ambiance quasi familiale, elle s'est inscrite à ceux dispensés par Pôle Emploi. Son niveau de langue s'en ressent, et « elle nous



Yvette et Françoise entourent Varvara, fière d'exhiber la photo de son fils aîné, militaire dans l'armée ukrainienne - © DR

aide désormais dans les démarches, les traductions avec ceux qui s'en sortent moins bien ». Le rouge monte aux joues de la jeune maman qui confesse dans un souffle : « J'espère que mon fils comprendra que j'ai tout fait pour lui, ici, en France... »

« Les cauchemars sont toujours là »

Tous n'ont pas l'aisance de Nastia ni cette sérénité que la jeune femme semble doucement retrouver, même si, confesse-t-elle, « les cauchemars sont toujours là ». Assise juste en face, Irina, 42 ans, est arrivée de Sébastopol, en Crimée (un territoire occupé par les Russes). Nez baissé, elle cache son visage sérieux derrière ses longs cheveux châtain et esquisse les questions. Soudain, elle glisse une enveloppe blanche sur laquelle elle a griffonné, sans la moindre faute : « C'est trop difficile pour moi de par-

ler de ça, je veux retourner en Ukraine ». Sa longue main s'attarde sur le rectangle de papier, ses yeux graves et tristes se perdent dans le vague. Son pays ravagé, martyrisé, elle le porte en elle sans parvenir à chasser de son esprit les images de l'enfer. Repartir, mais quand ? Et où ? D'après Bernard, président d'AFDM, « ceux qui ont fait le choix de retourner en Ukraine ne vont pas forcément là d'où ils viennent. Certaines zones sont inaccessibles, notamment l'est et le sud-est du pays. Les autorités ukrainiennes elles-mêmes semblent à présent préférer que les déplacés restent sur le territoire national : c'est un trop gros bouleversement, pour tous ces gens, de devoir apprendre un autre alphabet, une autre langue. On n'imagine pas ce qu'ils traversent ».

Trois enfants dans la tourmente

Au bout de la table, ses cheveux couleur de neige relevés sous un bonnet crocheté, un foulard écru orné

d'un bouquet rose et bleu autour du cou, Varvara, 71 ans, lisse avec application la feuille qu'elle a posée devant elle. A Kyiv, elle était biochimiste. Elle a laissé bien davantage qu'un pays pour accompagner en France sa petite-fille Anna, 29 ans, et les deux enfants de cette dernière : « Mes trois enfants sont restés. Ma fille, la maman d'Anna, est à Kyiv. Mon fils aîné est soldat, il se bat au front, mon autre fils est mécanicien pour l'armée ».

Elle se précipite sur son téléphone, exhibe fièrement la photo de ses héros. De son grand, surtout, qui risque sa peau chaque minute qui passe, pour rendre la liberté à son pays.

Depuis son arrivée en France, Varvara partage le quotidien de Colette et Dominique, agriculteurs. « Nous habitons en famille », sourit-elle doucement, avant d'énumérer les vaches, les poulets, les lapins et surtout « les fleurs dont [elle] aime prendre soin. » Avec cette famille d'adoption et tous les amis d'AFDM, Varvara a découvert Limoges, Brive, Tulle, Uzerche, Pompadour, « et l'architecture de la France ». De la Corrèze, elle aime aussi les forêts, qu'elle parcourt volontiers avec le club de marche qu'elle a rejoint. Un passe-temps qui lui permet de s'évader loin de l'angoisse qui lui broie le cœur à chaque instant.

Juste une vie sans bombes

Marine et Artur, eux, sont d'origine arménienne. Ils vivaient en Ukraine où Artur dirigeait une entreprise, et se sont retrouvés dans le flot des réfugiés arrivés en France. Mais leur situation est plus compliquée : leur nationalité arménienne ne leur permet pas de bénéficier du statut spécial réservé aux ressortissants ukrainiens. Leurs deux fils, qui avaient déjà leur bac en Ukraine, ont décidé de repasser l'examen en France pour ensuite entreprendre des études de droit. Tout recommencer ici. Artur et son épouse devront encore affronter des écueils avant d'être fixés sur leur sort, mais « si les démarches administratives sont difficiles, on nous a réservé un accueil de bonne qualité ». En France ou en Ukraine, ce dont rêve le quinquagénaire, c'est juste d'une vie sans la menace des bombes pour lui et ses proches.

Céline KOMPA

Témoignage - Pour Olga, « quitter l'Ukraine fut une décision difficile »

ARNAC-POMPADOUR - Lorsqu'elle quitte l'Ukraine avec sa jeune sœur Irene, fin mars 2022, Olga est déchirée : leur père a choisi de rester à Kyiv. Aujourd'hui, les deux sœurs suivent le conflit sur les réseaux sociaux et à la télévision, infiniment reconnaissantes envers le pays qui les a accueillies, mais incapables de se départir de l'inquiétude qui s'est emparée d'elles le 24 février 2022.

Brunes, menues, Irene (23 ans) et Olga (37 ans) sont en France depuis presque un an. D'Ukraine, elles sont arrivées en Corrèze sans n'avoir jamais entendu parler de ce petit bout de France. « Accueil familles du monde, à Arnac-Pompadour, nous a reçues de manière extrêmement hospitalière. »

« Le sang ukrainien versé est le prix de la liberté de l'Europe et du monde... »

Déboussolées, les deux jeunes femmes rencontrent des bénévoles au grand cœur qui les aident « à résoudre tous les problèmes. Ils n'ont épargné ni le temps ni leurs propres ressources, juste pour aider. C'est incroyable. Sans cette aide, ce serait extrêmement difficile ». Une bienveillance qui permet aussi aux sœurs de mieux supporter l'absence paternelle : « Notre père a décidé de rester à Kyiv alors que, vu son âge, il aurait pu nous accompagner. Nous avons perdu notre mère pendant les vacances du Nouvel An, un mois avant la guerre. »

Des missiles, des balles, des explosions...

En France, Olga a parfait sa maîtrise du français (elle avait appris la langue de Molière à l'école primaire) et rencontré l'amour. Elle espère à présent y trouver un emploi et se construire un avenir serein. Quant à Irene, elle est désormais étudiante, à Toulouse.

Des vies presque normales en apparence, mais toujours sous-tendues par l'angoisse. Celle née dans la nuit du 24 février 2022 : « Des explosions ont été entendues à Kyiv, ma sœur et moi avons dormi dans le couloir, assises sur une chaise pour nous cacher derrière les murs. Puis nous sommes allées chez des connaissances qui vivaient dans une maison privée près de Kyiv. Ils pensaient que ce serait plus sûr ». Sauf qu'en temps de guerre, les certitudes s'envolent : « La maison était près de l'aéroport. Des missiles ont volé, des balles, des explosions, des coups de feu ont été tirés, une bombe a frappé la maison du voisin, le propriétaire a été tué. Nous avons passé presque tout le temps au sous-sol, dormions plusieurs heures par jour. Tout le temps, jour



Irene et Olga ont trouvé refuge en France, mais leur cœur est resté aux côtés des combattants ukrainiens - © DR

et nuit, nous étions habillés en hiver, vestes et bottes, pour être prêts à fuir ».

Faim, froid et insécurité permanente

C'est alors que s'impose la décision de l'exil. Douleuruse. Avec un goût amer, celui d'abandonner leurs proches : « La plupart de mes

amis et parents sont restés en Ukraine, certains de mes amis servent dans l'armée. Les gens en Ukraine ont un grave problème avec le manque d'électricité, beaucoup ont des cuisinières électriques chauffant les locaux. » Sans compter les maisons de ville, les immeubles qui se retrouvent privés d'ascenseurs : « Tout le monde ne peut pas grimper au 25^e étage, en particulier les personnes âgées et malades ».

L'enfer se propage jusqu'aux hôpitaux, où les générateurs utilisés pour procéder aux opérations ne sont pas toujours suffisants. « Les gens ont acheté des générateurs, des poêles à gaz. Il n'y a pas de travail [les outils de travail ayant été détruits, ndlr], et dans de nombreuses régions, il y a un problème avec la nourriture. Et surtout, il n'y a plus aucun sentiment de sécurité. »

« Les Russes ont volé notre histoire »

De temps en temps, un message, un appel de la famille restée à Kyiv vient mettre un peu de baume sur le mal du pays qui assaille Olga. Jamais pour bien longtemps : « Nous sommes ici, mais notre cœur est en Ukraine. Quand il y a eu le premier bombardement massif de Kyiv, papa a envoyé une photo : la vue depuis la fenêtre de notre appartement, une roquette abattue par la défense anti-aérienne ».

La Russie, Olga la connaît bien pour y avoir passé deux ans et demi afin d'y effectuer son cycle d'études supérieures : « C'était avant la guerre, mais même alors, c'était difficile, l'attitude envers les Ukrainiens était chauvine. Ma famille a fait face à cela. J'ai eu la chance d'avoir de bons camarades de classe en Russie avec qui je suis resté en contact même lorsque je suis retournée en Ukraine ». Et puis la guerre a commencé, et « les Russes ont volé notre histoire, interdit notre langue, affamé les Ukrainiens, torturé, violé... »

Le prix de la liberté de l'Europe

Olga, qui a trouvé en France un peu de répit et de paix, peut clamer son amour pour son pays qui lui manque tant, en chanter le courage et relayer cette promesse que se sont faites les Ukrainiens, ceux restés pour se battre comme ceux qui sont allés trouver refuge à l'étranger : « J'ai toujours été fière d'être ukrainienne. Mais maintenant, je suis tombée amoureuse de mon pays et de mon peuple, encore plus. Le courage, la résilience, l'optimisme, l'authenticité de notre culture ne seront pas détruits... Je suis reconnaissante aux personnes qui aident et soutiennent mon peuple en ce moment. Les Ukrainiens ne protègent pas seulement leur pays. Le sang ukrainien versé est le prix de la liberté de l'Europe et du monde. Cette guerre ne peut être comparée à aucune autre. »

À la France qui lui a offert un refuge, Olga n'adresse qu'un - petit - reproche, lié à notre méconnaissance de la langue ukrainienne qui n'est pas la langue russe : « Les médias français utilisent encore les noms de nos villes en russe. Par exemple : Kiev, Kharkov. Ces noms correctement prononcés en ukrainien sont Kyiv, Kharkiv ». Pour Olga, corriger cette habitude, c'est en quelque sorte rendre à l'Ukraine son identité nationale, la distinguer de ce pays qui se disait frère et l'a attaquée sans pitié.

Céline KOMPA

ÉCOUTER VOIR
OPTIQUE & AUDITION MUTUALISTES



Chez nous, pas d'actionnaires
Tous nos bénéficiaires profitent à des structures de soins et d'accompagnement mutualistes.



L'humain, au cœur de nos priorités
Notre mission est de permettre à tous de bien voir et bien entendre.



Une offre transparente et accessible
Nos prix sont justes toute l'année pour accéder à un équipement de qualité au meilleur prix.

3 centres en Haute-Corrèze

USSEL
OPTIQUE



13 bd Clémenceau
Tél. : 05 55 72 83 30

Ouvert du mardi
au samedi

USSEL
AUDITION



4 place Treich Laplène
Tél. : 05 19 99 25 13

Ouvert du lundi
au vendredi

BORT-LES-ORGUES
AUDITION



27 place du Faubourg
Tél. : 05 19 99 25 14

Ouvert du mardi
au jeudi

Engagement associatif - Solidarité et nerfs d'acier

ARNAC-POMPADOUR - Ils sont quelques-uns, dès février 2022, à s'être engagés aux côtés des réfugiés affluant d'Ukraine. Parmi eux, les membres de l'association « Accueil Familles du Monde », basée à Arnac-Pompadour. Entre voyages en Pologne, accueil des déplacés, recherche de solutions de logement et formalités administratives, mieux vaut s'armer de nerfs d'acier.

À Arnac-Pompadour, Accueil Familles du Monde (AFDM) voit le jour en 2016, alors que le monde assiste, éffaré, à la conclusion de la sanglante bataille d'Alep (Syrie) qui coûtera la vie à plus de 21 500 civils. Un peu partout, des mouvements de solidarité se font jour face aux scènes d'horreur suivant l'utilisation d'armes à sous-munitions, de barils d'explosifs lâchés par hélicoptères, et même d'armes chimiques.

« Je tiendrai ma promesse »

Mais à plus de 4 000 kilomètres de la France, l'horreur semblait encore loin, on pouvait s'en croire protégé. Lorsqu'en février 2022, la Russie lance son opération spéciale sur l'Ukraine, il n'en va plus de même : la guerre est désormais si proche qu'on en perçoit les soubresauts. Assoupie après 2016, Accueil Familles du Monde sort aussitôt de sa torpeur. L'association accueille rapidement une quarantaine d'Ukrainiens auxquels elle doit ensuite trouver un hébergement, recréer un avenir un peu moins incertain. Claudia, elle aussi membre d'AFDM, est de



L'association AFDM a repris du service au lendemain de l'offensive russe sur l'Ukraine - © DR

ceux qui partent en Pologne, à Wrocław, avant de gagner la frontière ukrainienne pour proposer de l'aide aux réfugiés. Une place dans un autocar, une destination dans un endroit sans guerre. Au

bout du monde, à une trentaine d'heures de route, pour ces familles déboussolées, traumatisées. Claudia, cheffe d'entreprise néerlandaise installée en Corrèze, est submergée par ces histoires de vies brisées : « Quand ils sont montés dans le bus, je leur ai promis que je ne les lâcherai pas. Je tiendrai ma promesse ». Quitte à s'épuiser à la tâche, comme tous ses camarades d'AFDM, à jongler, avec peine parfois, entre leurs obligations familiales, professionnelles et ces vies qui désormais, comptent tant sur eux. Ils sont comme ça,

les bénévoles associatifs : prêts à tout pour que ces femmes, ces hommes et ces enfants qu'ils ont accueillis au printemps 2022 se sentent ici chez eux.

Conjonction de crises

Mais l'aventure n'est pas sans embûches : à ce jour, l'aide d'État n'a toujours pas été versée aux foyers ayant offert leur hospitalité. Selon le décret ministériel du 17 novembre 2022, elle peut bénéficier de 5 euros par jour. On se serre la ceinture mais c'est difficile, les plus prompts à ouvrir leur porte n'étant pas nécessairement les plus aisés. Alors que l'inflation touche de plein fouet les foyers français, que le prix du carburant flambe, que la Russie menace de s'en prendre au reste de l'Europe, la conjonction des crises exacerbe les émotions. Les nerfs lâchent, la fatigue n'aide pas. « Alors qu'au début nous croulions sous les offres d'aides, sous les dons, c'est aujourd'hui terminé » se désole Claudine, qui a quitté la présidence d'AFDM en début d'année, remplacée par Bernard, tout en en restant membre.

Le monde associatif épuise, les difficultés économiques aussi, et la meilleure volonté du monde n'empêche pas les dissensions passagères. Bernard, nouveau président d'AFDM, refuse de se plaindre : « Dans notre cas, à mon épouse et moi, ça n'est rien : nous avons les moyens et les personnes que nous hébergeons sont dans une maison indépendante. Mais ça n'est pas aussi simple pour tous... »

De la guerre en Ukraine, les bénévoles associatifs auront appris beaucoup. La patience, la résilience, l'empathie. Mais aussi l'endurance, la ténacité et l'impérieuse nécessité de composer avec le principe de réalité. Ces belles âmes ont toutes les raisons du monde de craquer parfois. Et méritent incontestablement la reconnaissance de leur engagement.

Céline KOMPA

Viltais - Une boussole en Corrèze pour les déplacés d'Ukraine

CORRÈZE - Lorsque les premiers réfugiés d'Ukraine arrivent dans le département, en mars 2022, la Préfecture désigne l'association Viltais pour les orienter, les accompagner et faire face à toutes les priorités. Logement, ouverture de droits (sociaux, sanitaires), Viltais est sur tous les fronts.

Le premier point sur lequel insiste Marie Nicolet, cheffe de service du Pôle réfugiés de Viltais Corrèze, c'est cet incroyable élan de solidarité auquel elle a assisté de toutes parts, au gré de la survenue de cette guerre dont la Russie voulait taire le nom : « Un élan inédit a fait bouger les gens, notamment en Corrèze. Tant du côté des associations, que de celui des collectivités territoriales ou de la part des citoyens. Toutes ces personnes méritent qu'on les remercie : cette générosité, c'est de si bon augure pour la suite et les autres publics... »

Un dispositif inédit de protection temporaire

Et c'est vrai : lorsque Viltais est saisie par la Préfecture de la situation des Ukrainiens arrivant dans le département, l'association sait qu'elle ne pourra pas identifier tous les arrivants, ni tous les loger. « Nous en avons recensé à peu près 300, et proposé un accompagnement à chacun. Il fallait à chaque fois clarifier leur situation administrative avant tout », poursuit Marie Nicolet.

Avec une nouveauté propre aux déplacés d'Ukraine, à savoir un statut de protection temporaire inédit, de nouveaux textes, de nouvelles directives auxquelles il a fallu s'adapter (les réfugiés ukrainiens bénéficient du dispositif exceptionnel de protection temporaire dans toute l'Union européenne autorisé par la décision du Conseil de l'Union européenne du 4 mars 2022). Un chamboulement comme seuls en génèrent les temps de crise, les temps de guerre.



Offrir un cadre sécurisé aux réfugiés était la première préoccupation de Viltais - © DR

Autonomie et sécurisation

Dès lors, Viltais coordonne les différents intervenants et canalise les parcours de celles et ceux qui arrivent, « en majorité des femmes et des enfants ». Il faut expliciter le droit des étrangers en France, accompagner les démarches auprès des administrations et permettre l'accès à l'emploi, aux services de santé, éventuellement proposer des services d'interprétariat... Quant à la question de l'hébergement, tout d'abord réglée dans l'urgence, elle doit aujourd'hui prendre une autre tournure : « L'accueil citoyen a été une solution temporaire, mais qui s'épuise aujourd'hui. Nous sommes en train de trouver des logements pour tous, principalement en intermédiation locative (dispositif qui permet de sécuriser et simplifier la relation entre le locataire et le bailleur grâce à l'intervention d'un tiers social, ndlr) ».

Pour Viltais, un an après le début de la guerre, le cap semble avoir été tenu : celui d'offrir aux populations déplacées d'Ukraine un minimum de stabilité, les accompagner sur la voie de l'autonomie et de la sécurisation.

C.K.

Accueil - Entre tendresse et coups de stress

CORRÈZE - Accueillir des réfugiés n'a rien d'anodin : c'est laisser entrer dans son intimité des gens dont on ne sait rien et faire sauter les verrous de sa vie privée. Ils sont pourtant des milliers, en France, à avoir ouvert leur porte dès mars dernier. Un quotidien s'est ensuite installé, dont ces âmes généreuses n'avaient peut-être pas mesuré à quel point il pourrait s'avérer compliqué...

À propos des deux sœurs qu'elle a accueillies chez elle, cette famille corrézienne se remémore : « À leur arrivée, quand des portes claquaient, elles étaient effrayées comme ça n'est pas permis. Tous les bruits les terrifiaient ». Une autre fois, le couple de Corréziens laisse les deux Ukrainiennes seules pour le week-end : « On n'avait pas prévu que la nuit, une ambulance passerait dans notre rue et que ça susciterait de telles angoisses chez elles : elles nous ont appelés, tétanisées. Alors je vous laisse imaginer la peur qui s'est emparée d'elles quand la sirène du centre de secours a retenti... »

Démunis face à la détresse

Dans l'esprit des deux réfugiées, un souvenir resurgit aussitôt : celui de la sirène qui a déchiré le silence de la nuit du 24 février 2022. Le signal de la fin d'un monde. Pour leur famille d'accueil, il a fallu déployer des trésors de tendresse, d'écoute aussi, sans avoir été préparé à tenir ce rôle. Une expérience partagée par tous les accueillants, parfois bien démunis face à cette détresse.

Aucun soutien psychologique

Pour d'autres, l'incompréhension a jailli au moment de quitter leur famille d'accueil. Ainsi, un couple de personnes âgées s'était porté volontaire pour accueillir des déplacés ukrainiens ; mais rapidement, la structure associative qui les accompagne s'aperçoit de l'épuisement des seniors. Trop de stress, trop de responsabilités d'un coup. Alors un appartement est trouvé en urgence, à Lubersac, avec l'appui du Conseil départemental. Mais les réfugiés n'y voient pas un progrès : déjà traumatisés par leur déracinement forcé d'Ukraine, ils traversent ce nouveau déménagement comme un abandon. Il convient de préciser qu'aucune aide psychologique n'a été instaurée pour accompagner les populations déplacées d'Ukraine.

Bancal mais en paix

Enfin, tous les hébergeurs n'avaient pas imaginé que la cohabitation durerait autant. Ceux qui avaient mis à disposition un gîte ou un appartement dont ils disposaient n'ont, pour la plupart, pas pu le louer l'été dernier. Comme nombre d'entre nous, ils n'avaient probablement pas prévu que la guerre durerait plus de quatre mois...

Ainsi, entre familles accueillantes et familles réfugiées, on avance comme on peut, de manière un peu bancal, mais dans un pays en paix. Bientôt, tous les réfugiés ukrainiens de Corrèze devraient avoir trouvé un logement individuel. De ces hébergements citoyens, demeureront quelques mauvais souvenirs mais surtout beaucoup de belles histoires et de tendresse partagée.

Céline KOMPA